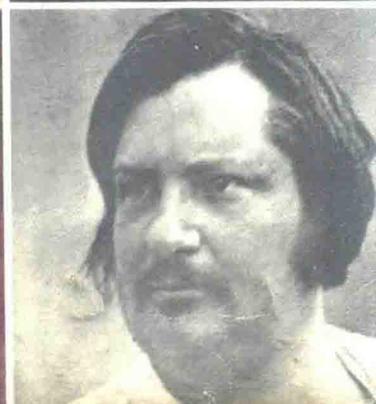
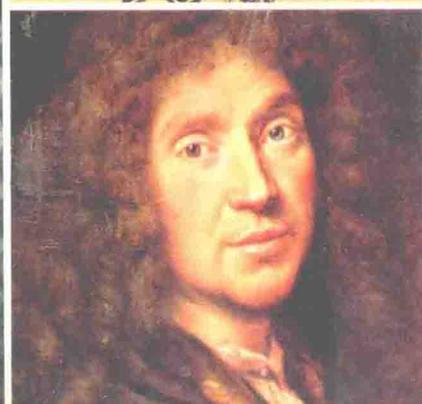
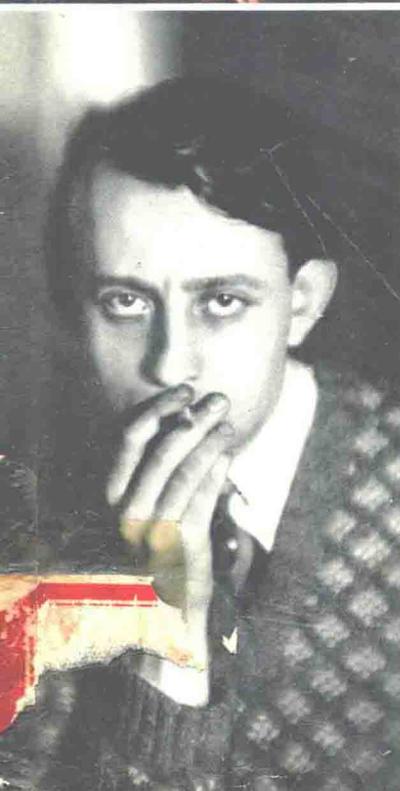
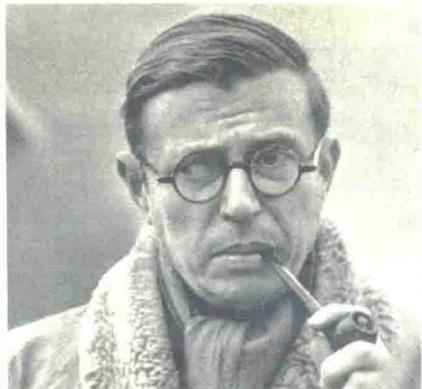


Jean Malignon

dictionnaire des écrivains français

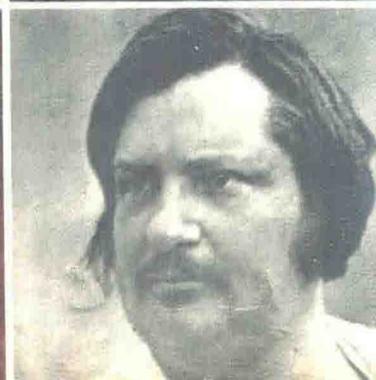
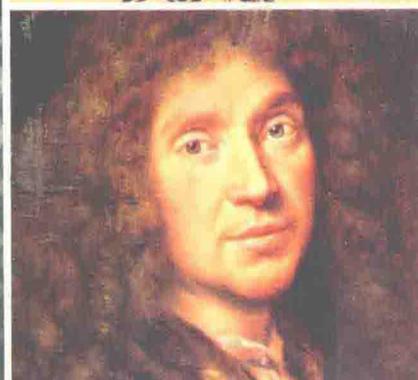
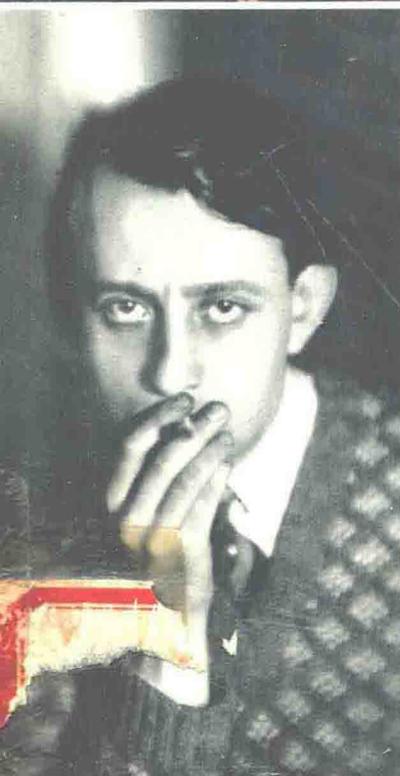
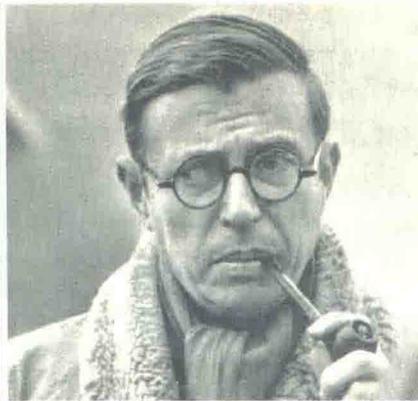
Sewil



Jean Malignon

dictionnaire des écrivains français

Sewil



DICTIONNAIRE
DES ÉCRIVAINS
FRANÇAIS

JEAN MALIGNON

DICTIONNAIRE
DES ÉCRIVAINS
FRANÇAIS

ÉDITIONS DU SEUIL

© 1971, *Éditions du Seuil.*

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Préface

Le charme inattendu qu'exerce sur un enfant le dictionnaire énorme, si riche en feuillets qu'on désespère de pouvoir jamais le parcourir dans une vie de longueur moyenne, réside peut-être en ceci que seul, entre tous les livres dont l'écolier dispose à portée de sa main, celui-là n'est pas compris dans la « liste des livres scolaires » que chaque année, à la rentrée d'octobre, remettent les professeurs. Si donc le dictionnaire n'est pas assujéti à cette servitude de plaire au maître et d'être désigné, par lui, sur la traditionnelle liste, pourquoi ne pas en profiter abusivement ? C'est l'argument spécieux que m'ont fait valoir les éditeurs du présent livre, en me laissant toute latitude quant à l'aspect buissonnier de mon travail. Pareille grandeur d'âme, je le sens bien, dissimule un certain soulagement quant aux responsabilités qui accompagnent en toute logique cette conception « libéralisée » d'un dictionnaire où désormais je vais devoir m'engager tout entier. C'est pourquoi, bon joueur, j'ai mis ce qui précède à la première personne du singulier, renonçant au « nous » plus modeste, et, de toute façon, plus habituel en matière de préfaces.

Les différentes « périodes » depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours ont été traitées en fonction du programme scolaire mais en supposant un lecteur d'âge adulte (c'est d'ailleurs le cas pour le non-littéraire, en particulier, soucieux de s'initier à une discipline à laquelle il n'a pu accorder autant de temps qu'il l'aurait voulu). Les auteurs **classiques**, qui traditionnellement couvrent presque un millénaire, du XI^e au XIX^e siècle — le mot étant pris en effet au sens premier d' « auteurs qu'on étudie dans les classes » — ont donc ici la part

belle, le Moyen Age et même la Renaissance étant d'ailleurs moins largement traités que les XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. Mais puisque les classes, aujourd'hui, s'ouvrent aux auteurs du XX^e siècle (les « petits-classiques » scolaires en font foi) et par exemple à un Proust, à un Claudel, si ce n'est aux noms les plus glorieux dans la génération des Malraux, des Mauriac et des Montherlant, le présent ouvrage suivra ici encore les programmes. Et il ira même un peu plus loin : **sans, toutefois, s'aventurer au-delà des auteurs nés avant 1914** (cette année 1914 inclusivement). Ce qui permettra de considérer eux aussi comme des classiques certains auteurs de la génération des Samuel Beckett, des Claude Simon, des Jean Genet. Au total, le nombre de ces **classiques du XX^e siècle**, qui est ici de 143, en vient à dépasser à lui seul celui de tous les autres classiques des neuf siècles précédents : 138 (dont, Moyen Age et Renaissance : 35. — XVII^e et XVIII^e siècles : 43. — XIX^e siècle : 60).

Le lecteur peut voir, à cette occasion, que plus on se rapproche de notre siècle et plus le nombre des écrivains retenus dans ce dictionnaire augmente (alors même que diminue la tranche historique correspondante). Ces chiffres sont évidemment fonction du **critère** adopté quant au **choix des noms**. L'idéal eût été de n'avoir pas à choisir ; mais la liste de nos auteurs classiques et modernes, une fois passés en revue les quelque 200 noms les plus justement fameux, en comporte encore deux ou trois fois autant (plus de 500 noms à retenir dans l'index de *l'Histoire de la littérature française* de Lanson, ceci pour les classiques ; et bien davantage dans celle de Boisdeffre, pour les modernes). Bien à regret, souvent, il a fallu prendre un parti. Du moins aurai-je la franchise de reconnaître qu'il y a « parti pris », et de préciser quel il est : la part étant faite à l'indispensable (ce qui représente les quatre cinquièmes du nombre total de pages), je pose en principe que la place ainsi laissée libre doit être laissée à mon libre choix. Ce sera la part de l'imprévu — ou si l'on préfère : le coin de la fantaisie — dans un ouvrage voué pour le reste au culte des valeurs sûres. Pourquoi X et pas Y ? Pourquoi tel auteur dit mineur ? et pas tel autre, qui, ce n'est que trop vrai, le vaut bien ? Pourquoi, par exemple, Parny et pas Florian ? Pourquoi Cazotte et pas Sedaine ? Sans raison. Pour le plaisir que j'ai pris à les choisir moi-même. Et encore : pour faire autant que possible partager aux lecteurs ce plaisir en leur mettant, comme on dit, « l'eau à la bouche ».

Au surplus, mettre l'eau à la bouche n'est pas le but de ces seules notices d'intérêt secondaire, mais de tous les articles de ce livre, et jusqu'aux plus longs. Dans chacun d'eux, il s'agit d'amener cet être éminemment influençable qu'est le lecteur à l'état de **désir** vis-à-vis

de l'œuvre dont je lui trace (le moins schématiquement que je puis) l'image: désir — et plus encore décision — d'aller au-delà d'une connaissance indirecte, d'avoir chez soi, dans sa main pour ainsi dire, le *Gaspard de la nuit* d'Aloysius Bertrand, ou *la Fin de Satan* de Victor Hugo, les contes de Crébillon fils, ou de Mérimée, ou encore de Supervielle. Le point d'aboutissement de chacune de ces notices est, en somme, la **bibliographie**, qui non seulement ne pourrait être, ici, omise à la fin de l'article (et c'est pourtant le triste sort qui lui échoit, d'une façon générale, dans les dictionnaires), mais bien au contraire se voit attribuer un rôle décisif: elle prend le lecteur au moment le plus favorable — à moins que la chaleur de ma démonstration, de mes développements, n'ait pas réussi à le convaincre —; l'« article de dictionnaire » considéré ainsi dans sa relation nécessaire avec une série d'indications bibliographiques vers lesquelles il oriente tout naturellement n'est qu'un moyen, dont la fin est de provoquer et de favoriser, comme une sorte de tremplin, l'**élan** vers un horizon un peu plus ambitieux.

Les dates retenues ici sont, sauf indication contraire, celles de la publication (et, quand une deuxième date est donnée, celle de l'édition définitive).

L'indication *éd. par* concerne l'« édition » au sens originel (c'est-à-dire l'édition critique, assurée par un spécialiste de l'écrivain en question: universitaire ou simple « lettré »); *collectif* désigne soit un livre écrit par plusieurs auteurs sur un même sujet, soit le numéro spécial (en « hommage » à X ou Y) d'une revue littéraire.

Quant à la signification des passages *en italique* et **en gras**, elle apparaîtra au lecteur dès qu'il aura lu quelques pages: dans le premier cas, il s'agit d'une citation de l'écrivain qui fait l'objet de l'article (les autres citations étant simplement entre guillemets); dans le second cas, il s'agit de tels mots, notions ou thèmes, mis en évidence de place en place pour servir de guide dans la lecture.

Théologien, né au Pallet, près de Nantes. De l'œuvre considérable, par le volume, que nous a laissée Abélard en matière de philosophie, rien n'est parvenu à sortir de l'étroit domaine du spécialiste; mais il faut juste dire ici un mot, au passage, de son principe de confrontation des textes, sacrés ou traditionnels, méthode inventée par lui dans *le Pour et le Contre* (1130) et qui, jugée alors condamnable, inaugure en France une attitude d'esprit déjà relativiste et critique.

Toutefois ce n'est pas en cela qu'Abélard reste vivant dans la mémoire des lettrés : bien autrement célèbre est sa **correspondance** avec Héloïse, la première en date dans la série des « lettres d'amour » qui jalonnent l'histoire de notre littérature (une anthologie publiée ces dernières années reproduit ces *Lettres d'Héloïse et d'Abélard* intégralement; voir bibliographie, en fin d'article).

Les manuels scolaires parlent parfois, mais à mots couverts, de ce cruel épisode (décrit en mots propres cependant par Villon, ci-après) de

« ... la très sage Héloïse
Pour qui châtré fut, et puis moine,
Pierre Abailard à Saint-Denis. »

Nièce du chanoine Fulbert, l'instigateur de l'émasculatation en question, Héloïse fut encouragée par Abélard à entrer dès lors dans un couvent, comme lui-même; et c'est d'un couvent à l'autre qu'ils échangent – en latin – ces lettres chaleureuses ou parfois douloureuses : plus naïves et pressantes chez Héloïse; du côté d'Abélard plus raisonnables, plus détachées, comme s'il souhaitait contenir, ou détourner de son but trop « terrestre », un élan passionné qui semble lui faire presque peur. Si bien qu'Héloïse, frustrée sur le terrain de l'amour verbal également, se résout peu à peu (*Lettre V* en particulier) à tempérer l'expression de son ardeur, et à ne plus attendre d'Abélard qu'une « direction ».

Ces amours malheureuses ont donné lieu d'autre part à plus d'une allusion littéraire et Jean-Jacques Rousseau sous-titrera sa *Julie* (qui est le roman, par lettres, d'un amour impossible) : *la Nouvelle Héloïse*; surnom qui a survécu de nos jours à la première dénomination.

Œuvres *Lettres d'Héloïse et d'Abélard*, dans *Lettres d'amour*, anthologie, prés. par J.-C. Carrière (Flammarion, coll. J'ai lu). Critique E. Gilson, *Héloïse et Abélard* (Vrin, 1965). – R. Pernoud, *Héloïse et Abélard* (Albin-Michel, 1970).

Abélard, Pierre
1079/1142



Abellio, Raymond

1907

[Georges Soulès] Romancier, né à Toulouse. Polytechnicien, que tente d'abord le matérialisme dialectique de Marx – jugé bientôt un peu trop raisonnable à son gré – il va revenir, au terme d'une longue et pénible mue, jusqu'à la tradition sacrée. Non sans conserver, d'ailleurs, un goût très vif pour les attitudes extrêmes et les positions en marge de toute orthodoxie. Ce qui, bien souvent, l'amène aux abords de la « kabbale » : *Heureux les pacifiques* (1947), *les Yeux d'Ézéchiël sont ouverts* (1952), *la Fosse de Babel* (1962), romans; lesquels s'adjoignent de nombreux essais, tels que *la Bible, document chiffré* (1950), *la Structure absolue* (1964). Mais le romancier comble davantage ses lecteurs que l'essayiste, dont la chaleur prophétique brouille un peu la vue.

Œuvres *Heureux les pacifiques* (Livre de poche). – *Les Yeux d'Ézéchiël...* (Livre de poche). Critique M.-Th. de Brosses, *Entretiens avec R. Abellio* (Belfond, 1966).

Adam de la Halle

1240/1287

Poète lyrique et auteur dramatique, né à Arras. Musicien tout autant que poète comme les véritables **trouvères**, il quitte sa ville natale pour aller étudier à Paris, où il ne tarde pas à se faire apprécier, d'abord en qualité de poète lyrique, puis, vers la fin de sa courte vie, comme homme de théâtre : auteur du texte ainsi que de la partition musicale; et de plus metteur en scène, au sens actuel du terme. Il meurt à Naples, où il accompagnait le comte d'Artois, parti secourir Charles d'Anjou au lendemain du massacre des Français (les célèbres. Vêpres siciliennes). Outre ses **rondeaux**, qui, récemment remis au jour par le disque, nous apparaissent, après sept siècles, pleins de fraîcheur et de verve, Adam de la Halle survit aujourd'hui par ses deux pièces : *le Jeu de la Feuillée* (env. 1270), véritable revue de chansonniers avant la lettre, où, dans un décor de verdure (d'où le titre) quelques notables d'Arras sont mis à mal tandis que viennent s'ébattre alentour trois curieuses fées, Morgue, Arsile et Maglote; puis, la **pastourelle** intitulée *le Jeu de Robin et de Marion* (environ 1285), son chef-d'oeuvre. Repris l'année suivante, ce qui constituait à l'époque un fait sans précédent, et, de nouveau, un an après sa mort, cet « opéra-comique » (comme l'a nommé le critique Lanson; et il eût pu dire, plus encore : cette comédie-ballet) devait connaître une autre reprise triomphale ces dernières années. On en fit alors un disque qui reçut le même accueil. C'est l'histoire, déjà traditionnelle au XIII^e siècle, du seigneur qui parle à la bergère de l'épouser; mais (tradition, ici encore) il rate son coup. L'action dramatique est coupée d'**intermèdes** de caractère purement décoratif : chœurs, et danses surtout; celles, par exemple, qui marquent la victoire finale du berger Robin.

Œuvres *Le Jeu de Robin et de Marion*, adapt. G. Cohen (Delagrave, 1935). Critique H. Guy, *Essai sur le trouvère Adam de la Halle* (Hachette, 1902).

Auteur dramatique, né dans le Caucase. Tour à tour traducteur (Kleist et Büchner), adaptateur (Gogol et Gorki), exégète de Strindberg, enfin, très tard, dramaturge. Et dans toutes ses activités diverses fidèle à l'unique passion de sa vie (pourtant son premier livre – paru en 1946 – est un récit : *l'Aveu*).

Ce théâtre d'Adamov a une tonalité singulière qui retentit dès les œuvres de début. Le pitoyable se mêle à des bouffées d'humour grinçant dans *l'Invasion* (1950) où des papiers envahissent la chambre. Et aussi dans *la Grande et la Petite Manœuvre* (1950) où les mouvements des acteurs, à l'occasion, sont commandés par des coups de sifflet. Mais *la Parodie* (1952), et *le Professeur Taramne* (1953) restent les plus célèbres des œuvres de cette « première carrière ». Le curieux *Ping-Pong* (1955), avec son duo de ratés, est un tournant dans l'œuvre d'Adamov : du **théâtre de l'absurde** – c'est-à-dire du tragique absolu ou du *no man's land poétique*, selon ses propres termes – vers un théâtre résolument situé, daté. Et même, bientôt, « engagé » : *Paolo-Paoli* (1957), *la Politique des restes* (1962), *le Printemps 71* (1963), *Off limits* (1969).

Du moins conserve-t-il **les mêmes thèmes** (*Relier l'homme à ses propres fantômes, mais aussi à d'autres hommes et, partant, à leurs fantômes*, dit-il dans la *postface* à l'essai *Ici et Maintenant*, 1967). Enfin, dans le même livre, Adamov affirme sans ambages : *Il ne faut plus compter sur le public bourgeois*. Au surplus, son pessimisme atrocement lucide,

Adamov, Arthur

1908/1970



Paolo Paoli (1958)

voire toxique, parfois, lui vaut une place un peu à l'écart parmi le groupe de ces écrivains, résolument toniques pour leur part, qui, comme lui, se préoccupent de promouvoir un **théâtre populaire**. (Dans *l'Aveu*, Adamov révélait sa hantise du suicide.)

Entré bien tardivement dans la lice, après la quarantaine, il trouva le temps d'y mener deux combats : face à un public très averti, puis face à un tout autre public, qu'il souhaitait le plus ouvert et le plus *prolétarien* possible. Il se donne la mort (à soixante ans) avant que ce nouveau public qu'il s'était choisi l'ait reconnu et adopté.

Œuvres *Théâtre*, en 4 vol. (Gallimard). – *Ici et Maintenant* (Gallimard). **Critique** (collectif) *Revue Théâtre populaire*, n° 18 (1956). – Geneviève Serreau, *Histoire du « nouveau théâtre »* (Gallimard, 1966). – B. Dort, *Théâtre public* (Le Seuil, 1967).

Alain
1868/1951



[Émile Chartier]. Essayiste, né en Normandie. A son homonyme, le poète médiéval Alain Chartier, il imagina de prendre, aussi, le prénom, et d'en faire son « nom de plume ». Par là, ce professeur de philosophie rendait un fervent hommage à la poésie; ce ne sera pas le seul.

Le nom d'Alain reste associé à celui du genre littéraire qu'il a créé : le **propos**. Sauf, en effet, quelques « dialogues » à la manière de Platon ou de son ami Valéry (*Entretiens au bord de la mer*, 1931), et quelques brèves « scènes de comédie » (dont le savoureux *Roi Pot*, en 1959), toute son œuvre n'est qu'une suite de *propos*. Chacun de ces essais très brefs – de ces *chapitres* comme il dit aussi – se présente à nous calibré, normalisé sur une même longueur et presque un même nombre de lignes. Servitude dont il fait une coquetterie, ou plutôt une rigoureuse règle du jeu, semblable à celle du **poème**. Ne va-t-il pas jusqu'à les rassembler à l'occasion, par séries, identiques en nombre (les cinq volumes échelonnés de 1908 à 1928 sous ce même titre : *101 Propos d'Alain*)? Enfin le mot *propos* lui-même, n'est, sans doute, pas autre chose qu'un jeu de mots, par quoi ce malicieux moraliste nous rappelle que le **décousu** ainsi affirmé (l'« à propos de... ») recèle une infaillible **unité de propos**, et n'est en fin de compte que la pudeur d'une volonté trop consciente de sa force, orientée vers un objectif précis, invariable, poursuivi sans relâche avec une opiniâtre douceur : la défense du rationalisme.

Au surplus, la curiosité universellement bienveillante d'Alain, et par suite son inépuisable et légendaire faculté de compréhension trouvent assez vite leurs limites. En politique, il prêche l'obéissance apparente, dès lors qu'elle préserve le refuge intérieur : *L'esprit ne doit jamais obéissance. Ce jugement intérieur, dernier refuge et suffisant refuge, il faut le garder* (notons qu'en certains cas graves Alain fera plus et mieux que cela). En art, il aime également novateurs et conservateurs, ce qui est fort téméraire, et même Monsieur Ingres (dans la collection « les Demi-Dieux »); mais pour le reste, il ignore l'art de son siècle. En poésie enfin, il parvient à donner, à force de sympathie, la plus fine et la

plus belle analyse de *la Jeune Parque* de son contemporain exact Paul Valéry (mais pendant le même temps Bachelard, cet autre « ami de la Beauté », découvre et salue les jeunes poètes). C'est pourquoi, sans doute, de tant de volumes de *propos* d'Alain sur les sujets les plus divers, on préférera toujours ceux qu'il a consacrés à son véritable sujet : la **morale pratique** (*Propos sur le bonheur*, 1928; *Propos sur l'éducation*, 1932; *les Saisons de l'esprit*, 1937, etc.).

Œuvres *Propos sur le bonheur* (Gallimard, coll. Idées). – *Les Idées et les Ages* (Gallimard). – *Les Saisons de l'esprit* (Gallimard). **Critique** H. Mondor, *Alain* (Gallimard, 1953). – G. Pascal, *Alain* (Bordas, 1957). – A. Maurois, *Alain* (Gallimard, 1963). – B. Halda, *Alain* (Éd. universitaires, 1965). – G. Pascal, *L'Idée de philosophie chez Alain* (Bordas, 1970).

[Henri-Alain Fournier] Romancier, né à La Chapelle-d'Angillon, Cher. Une enfance passée dans la nature (Berry, Sologne) et une adolescence assez décevante : marquée par l'influence de sa mélancolique et rêveuse sœur, puis par un échec à Normale, enfin par un bref amour pour une jeune fille qu'il ne pouvait épouser. Tous ces épisodes seront transposés (ou plutôt **transfigurés**, à l'exemple du prétendu livre de souvenirs que Charles Nodier intitula « le pays du rêve ») dans son unique roman, *le Grand Meaulnes*. Par ce livre qui paraît à la veille de sa mort, en 1913, Alain-Fournier s'efforce de faire surgir (ainsi qu'il l'écrit au confident de toute sa vie, Jacques Rivière) *tout ce paradis imaginaire qui fut le monde de mon enfance*. Au surplus, cette *Correspondance* avec Jacques Rivière (qui épousera la romantique sœur d'Alain-Fournier, Isabelle) est un commentaire idéal au *Grand Meaulnes*; et, par exemple ceci : *le héros de mon livre est un homme dont l'enfance fut trop belle*. En effet, la première adolescence y est exaltée comme l'âge d'or de l'homme avant la faute. Plus qu'un **refuge** contre l'avenir, le souvenir est un **refus**. C'est le dos résolument tourné à la réalité de la vie. Augustin Meaulnes, une fois parvenu à l'adolescence proprement dite, en vue de l'âge d'homme, *sait déjà que ce paradis ne peut plus être : il a renoncé au bonheur* (Lettre du 4 avril 1910). Alain-Fournier sera, dès les premiers mois de la guerre, « porté disparu à l'ennemi », près de Verdun.

Œuvres *Le Grand Meaulnes* (Livre de poche). **Critique** M. Guiomar, *Inconscient et Imaginaire dans le « Grand Meaulnes »* (Corti, 1964). – J. Rivière, *Correspondance avec A.-Fournier*, 2 vol. (Gallimard). – Isabelle Rivière, *Vie et Passions d'A.-Fournier* (Albin-Michel, 1967). – J. Loize, *A.-Fournier* (Hachette, 1969).

Philosophe, mathématicien et physicien, né à Paris. Fils naturel de Mme de Tencin et d'un commissaire général d'artillerie. Enfant prodige en matière de mathématique, il est déjà célèbre dans toute l'Europe à vingt-trois ans (et c'est à cet âge que l'Académie des sciences le reçoit). Par amitié pour les « philosophes », il acceptera de cautionner

Alain-Fournier

1886/1914



Alembert, Jean Le Rond d'

1717/1783



l'aventureuse *Encyclopédie* de Diderot : d'abord sur le plan scientifique; puis, sur le plan moral; et sur le plan politique, pour finir. A ce titre, il fut chargé d'en rédiger le *Discours préliminaire* (1751). En principe cette introduction ne devait être qu'une tentative de **classification méthodique** de toutes les **sciences** et de tous les **arts** qui constituaient la matière du dictionnaire, mais elle fut aussi (et surtout) un exposé de la marche en avant de l'esprit humain. Sur le plan littéraire, le *Discours* en question est d'ailleurs l'essentiel de ce qui reste vivant dans l'œuvre de cet auteur; mais on devrait bien sauver encore – car elles sont assez actuelles – ses *Réflexions sur l'usage et sur l'abus de la philosophie dans les matières de goût* (1761).

Œuvres *Discours préliminaire*, éd. par F. Picavet (A. Colin, 1912).

D'Alembert par La Tour

Édition originale (1751)
de l'*Encyclopédie*

de ceux qui pensent. C'est à eux qu'il appartient de célébrer, sans s'avilir par des motifs méprisables, la considération distinguée que Vous marquez pour les talents; & de leur rendre justice en un homme d'Etat, quand il s'agit, comme Vous, leur faire sentir que ce n'est point par vanité, mais pour eux-mêmes qu'il les honore. Peüff, MONSEIGNEUR, cet Ouvrage, auquel plusieurs Savans & Artistes célèbres ont bien voulu concourir avec nous, & que nous Vous présentons en leur nom; être un monument durable de la reconnaissance que les Lettres Vous doivent, & qu'elles cherchent à Vous témoigner. Les siècles futurs, si notre Encyclopédie a le bonhuyr d'y parvenir, parleront avec éloge de la protection que Vous lui avez accordée dès sa naissance, moins sans doute pour ce qu'elle est aujourd'hui, qu'en faveur de ce qu'elle peut devenir un jour. Nous sommes avec un profond respect,

MONSEIGNEUR.

Vos très-humbles & très-obéissans Serviteurs,
DIDEROT & DALEMBERT.

DISCOURS

DISCOURS PRÉLIMINAIRE DES ÉDITEURS.

L'ENCYCLOPÉDIE que nous présentons au Public, est, comme son titre l'annonce, l'Ouvrage d'une Société de Gens de Lettres. Nous croions pouvoir allier, si nous n'étoim pas du nombre, qu'il se font tous avantageusement connus, ou dignes de l'être. Mais sans vouloir prévenir un jugement qu'il n'appartient qu'aux Savans de porter, il est au moins de notre devoir d'écartier avant toutes choses l'objection la plus capable de nuire au succès d'une si grande entreprise. Nous déclarons donc que nous n'avons point eu la volonté de nous charger inutile d'un poids si supérieur à nos forces, & que notre intention d'Éditeurs étoit principalement de mettre un ordre des matières dont la partie la plus considérable nous a été entièrement fournie. Nous avions feu exprimé dans le même dédicace dans le corps du *Préface* * mais elle auroit peut-être dû le trouver à la suite. Par cette précaution, nous évitons apparemment de nous exposer à une haine de gens du monde, & même à quelques gens de Lettres, qui nous ont demandé comment deux personnes pouvoient rassembler de toutes les Sciences & de tous les Arts, & qui néanmoins avoient jeté sans doute les yeux sur le *Préface*, puisqu'ils ont bien voulu l'honneur de leurs éloges. Ainsi, le seul moyen d'empêcher sans retour leur objection de reprocher. C'est d'employer, comme nous faisons ici, les premières lignes de notre Ouvrage à la décrire. Ce détail est donc uniquement destiné à ceux de nos Lecteurs qui ne jugeront pas à propos d'être plus loin; nous devons aux autres un détail beaucoup plus étendu, sur l'Étendue de l'Écriture & sur le moyen de se procurer dans la suite de ce *Discours*, avec les noms de chacun de nos collègues, & mais ce détail si important par la nature & par la matière, demande à être précédé de quelques réflexions philosophiques.

L'Ouvrage dont nous décrivons aujourd'hui le premier volume, a deux objets: comme *Encyclopédie*, il doit exposer autant qu'il est possible, l'étendue & l'étendue des connaissances humaines; comme *Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts & des Métiers*, il doit énoncer sur chaque Science & sur chaque Art, soit libéraux, soit mécaniques, les principes généraux qui en font la base, & les détails les plus essentiels, qui en forment le corps & la substance. Ces deux points de vue, d'Encyclopédie & de *Dictionnaire raisonné*, forment donc le plan & la division de notre *Discours* préliminaire. Nous allons les envisager, les suivre l'un après l'autre, & rendre compte des moyens par lesquels on a cherché de les faire à ce double objet.

Pour peu qu'on ait réfléchi sur la liaison que les découvertes ont eues l'une, il est facile de s'appercevoir que les Sciences & les Arts se prêtent mutuellement des secours, & qu'il y a par conséquent une chaîne qui les unit. Mais s'il est souvent difficile de réduire à un seul nombre de règles ou de notions générales, chaque Science ou chaque Art en particulier, il n'est pas moins de constater en un système qui soit une, les branches nécessairement voisines de la science humaine.

Le premier pas que nous avons à faire dans cette recherche, est d'examiner, qu'on nous dise le terme, la généralité & la situation de nos connaissances, les cartes qui ont été les faire naître, & les caractères qui les distinguent; en un mot, de remonter jusqu'à l'origine & à la généralité de nos idées. Indépendamment des secours que nous pouvons de cet examen pour l'immersion encyclopédique des Sciences & des Arts, il ne faudroit être déplacé à la suite d'un ouvrage tel que celui-ci.

On peut diviser toutes nos connaissances en directes & en indirectes. Les directes sont celles que nous recevons immédiatement des sens ou par nous-mêmes; & les indirectes sont celles que nous recevons immédiatement des autres par leurs sens, & par leurs livres.

* Ce *Préface* a été publié en mars de Novembre 1751.
Tom. I.